

A défaut de livres suffisamment impartiaux pour le dire, Rome et le Vatican vous le prouveront. Mon but fut donc, non point de proposer l'invitation, mais de démontrer par quels moyens, au prix de quels combats, l'art s'était produit dans notre race, de rendre justice à ceux qui en avaient été les promoteurs et les continuateurs obstinés. L'art est un produit de l'Idéal, vous le savez, vous l'accusez. Le catholicisme proposa sans cesse un idéal, et si je m'en prends à notre époque actuelle, c'est précisément à cause de son mépris de tout idéal. Je crains beaucoup en effet que sa déchristianisation catholique, ou plutôt que son rationalisme ou sa christianisation laïque, ne soit la victoire définitive de l'iconoclastie. Il n'en demeure pas moins qu'un art reste possible, mais intérieurement... Peu importe, après tout, que le monde retrouve son équilibre, il nous suffira de contempler quelques œuvres parfaites, images d'une harmonie rétablie dans l'homme qui les créa, pour le désirer. C'est vers cette harmonie intérieure, individuelle, la seule présentement possible, que mon livre convie. Je signale aux tendances l'indispensable but : l'aspiration vers le divin. Libre à chacun de choisir sa forme pour y arriver, le principal sera qu'on y parvienne. Alors seulement nous aurons encore de l'art, c'est-à-dire de la beauté.»

Je ferai simplement remarquer à M. E. Bernard qu'ici il entreprend la défense du *catholicisme* alors que c'est du *christianisme* que je dénonçais l'influence néfaste, heureux aujourd'hui de m'être rencontré en opinion dans le même numéro avec un penseur aussi rare que M. Remy de Gourmont, dont l'épilogue *Cléricalisme et christianisme* expose si limpide et si magistralement la question.

Y. R.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

L'année théâtrale 1902-1903 à la Monnaie aura été particulièrement brillante et copieuse. Elle s'est terminée par deux séries de représentations de tout *l'Anneau du Nibelung*, de Richard Wagner. Ces représentations ont été l'événement artistique de l'année. Elles ont obtenu un énorme succès. C'est sous une impression profonde que le public a suivi en ses quatre parties l'œuvre colossale du maître saxon. Beaucoup d'étrangers, notamment de nombreux Parisiens assistaient à ces représentations qui ont fait de Bruxelles une sorte de Bayreuth. En effet c'est à Bruxelles qu'on aura entendu pour la première fois le *Ring* représenté en son entier en langue française. Pour beaucoup ce fut une révélation et tous éprouvèrent une vive jouissance intellectuelle à pouvoir envisager l'œuvre en son ensemble et à synthétiser en quelque sorte des impressions imparfaitement coordonnées jus-

qu'ici. L'admiration du public s'est manifestée avec enthousiasme pour l'œuvre et aussi pour les interprètes. Ceux-ci, en effet, se sont montrés non seulement dignes de ce qu'on attendait d'eux, mais se sont encore surpassés. M^{me} Litvinne (Brunehilde) et M. Dalmorès (Siegfried), principaux protagonistes de ces exécutions véritablement modèles, furent acclamés, comme artistes l'auront rarement été, à la fin des deux soirées du *Crépuscule des Dieux* terminant chacune des séries du *Ring*, et surtout à la fin de la toute dernière soirée où ils avaient atteint au sublime. C'est d'une voix merveilleusement fraîche que M^{me} Litvinne chanta la prestigieuse et pathétique péroraison du *Crépuscule*, et ce fut aussi sans aucune trace de fatigue et maître de tous ses moyens que M. Dalmorès détailla le délicieux récit qui précède la mort de Siegfried. On eût d'ailleurs été heureux de comprendre dans ces ovations finales tous les interprètes du *Ring* qui coopèrent à un ensemble d'une si parfaite tenue et d'une si remarquable homogénéité, chacun d'eux se tenant à la place revenant à son personnage. On eût tenu à revoir et à acclamer aussi après le formidable finale de la tétralogie, les artistes qui interprétèrent les autres rôles : M. Engel, inimitable Mime, M. Albers un Wotan accompli qui fut superbe notamment à la fin de la *Walkyrie*, et M. Imbart de la Tour, le Loge si fin et si spirituel, et M. Dangès, et M^{me} Paquot, et M^{me} Bastien. Sans oublier les filles du Rhin, les Walkyries et tant d'autres dieux, héros déesses, géants, etc., etc.

Au début du 4^e acte du *Crépuscule* une ovation spéciale fut faite à M. Sylvain Dupuis, le chef d'orchestre. Constatons ici, avec le *Guide musical*, combien les spectateurs d'élite accourus de Paris eurent d'admiration pour l'interprétation si compréhensive de nos instrumentistes. « Cette exécution bien fondue, où, comme sur la scène, chacun reste à son rang, leur parut une suprême jouissance ; et à côté des hommages décernés à celui qui dirige avec une si complète et si artistique autorité ces modestes collaborateurs, il leur parut que des éloges revenaient également à ceux-ci pour la manière élevée dont ils comprennent leur rôle. Tandis qu'ailleurs chaque instrument paraît s'occuper surtout de mettre en lumière les phrases mélodiques qui lui reviennent, ici, au contraire, se devine cet objectif constant : rendre aussi complètement que possible la pensée du Maître et n'avoir en vue que de souligner, par l'accent de l'accompagnement orchestral, l'idée poétique qui a inspiré le compositeur. »

Les artistes, le public et, en premier lieu, la ville de Bruxelles, au moins aussi soucieuse de son prestige intellectuel que de sa prospérité matérielle, doit une vive reconnaissance à MM. Kufferath et Guidé, les directeurs de la Monnaie qui ont su réaliser une entreprise devant laquelle d'autres avaient reculé. Ils ne pouvaient couronner leurs trois premières années de direction plus glorieusement que par cette exécution d'affilée des quatre parties de la tétralogie. Le *Guide musical* constate qu'ils ont mis à accomplir ce vaste projet un souci de la perfection poussé si loin que, pour ces dernières représentations encore, jugeant la mise en scène de jadis peu digne de leurs hautes visées artistiques, ils encadraient le deuxième acte de la Walkyrie d'un nouveau décor. « S'ils ne furent pas mêlés directement aux ovations, la pensée de tous se reporta vers eux. Et leur plus grande récompense aura été de voir glorifier par le public l'œuvre colossale qu'ils s'étaient, dès le début, proposé de nous présenter dans son entier, entourée des soins que devaient leur inspirer à la fois leur idéal élevé et leur profonde vénération pour le maître. »

D'ailleurs, sous tous les rapports, la saison qui s'est terminée dans les premiers jours de mai comptera dans les fastes de notre Opéra.

Le répertoire a compris 34 ouvrages dont sept nouveautés, et parmi celles-ci : *la Fiancée de la mer*, de Jean Blockx ; *Jean Michel* d'A. Dupuis, et *l'Etranger* de Vincent d'Indy ; *Carmen*, *l'Or du Rhin*, *Siegfried* et *Haensel et Gretel* ont été repris dans des décors neufs ou rafraîchis et avec une mise en scène remaniée.

Au théâtre du Parc, les soirées ont été consacrées, comme tous les hivers, aux nouveautés et aux succès de vos meilleurs théâtres de genre parisien. Je rappellerai à l'actif des directeurs de ce théâtre : MM. Darmand et Reding, une série de représentations de *Lysistrata* de Maurice Donnay, adaptation gauloise et parisienne de l'original par trop aristophanesque et grec ; puis, une série de matinées littéraires à l'instar de celles de l'Odéon et précédées comme celles-ci de conférences de parleurs plus ou moins avertis et renseignés. Au nombre des plus intéressantes de ces matinées, citons celles dont le théâtre espagnol fit les frais et où l'on représenta *l'Alcade de Zalamea* de Calderon, avec conférence par M^{lle} Judith Cladel, la charmante fille du romancier défunt auteur de *Celui de la Croix aux bœufs* ; et surtout celles où l'on entendit le *Don Carlos* de Schiller, commenté, défini et « situé » d'abord d'une

façon aussi érudite que chaleureuse (c'est rare les lettrés un peu enthousiastes et qui ne tombent pas dans la manie du détail chronologique et de l'exactitude mathématique) par M. Georges Dwelshauwers, le distingué professeur de philosophie à l'Université Libre où il partage cette chaire avec un de vos jeunes savants les plus en vedette, M. René Berthelot, fils de l'éminent chimiste.

Si théâtres et concerts prennent leurs vacances ou sont à la veille de fermer, il s'en faut que les peintres se résignent à ce chômage salubre et hygiénique. Les expositions ne désarment pas. L'huile sévit toujours. Au Cercle Artistique il y a deux ou trois salonnets à distinguer de la médiocrité, c'est-à-dire de cette « honnête moyenne » sur laquelle il n'y a plus à dire ni bien ni mal, et qui court les rues, car jamais il n'y a eu tant d'adresse, voire tant de talent et néanmoins si peu d'art véritable, si peu de conviction, si peu de frisson ou de sourire nouveau. Je mentionnerai particulièrement l'exposition de M. Paul Mathieu qui s'est imposé comme un des maîtres de notre école de paysage, un peintre-poète et « de style » possédant une sensibilité exquise servie par un métier très sûr, et M. Gouweloos qui avait aussi au Cercle, à côté de paysages intéressants, tels des barques sur des étangs parmi de seigneuriales futaies — quelques excellents tableaux à personnages, notamment un bébé tout nu sur les genoux de sa mère : une merveille digne d'un Musée. Au Cercle encore, M. Jef Leempoels a réuni un ensemble d'œuvres très probes et très voulues, et dont quelques-unes, pour ne parler que de sa *Nature morte* et d'un portrait, excitèrent beaucoup d'admiration et lui rallièrent les suffrages de nombre d'amateurs qui ne subissent pas l'influence des coteries ou des modes, ou des... spéculations exclusivement financières et commerciales.

Bizarre, d'ailleurs, et mystérieuses, capricieuses au possible, les causes et les origines de maint succès. Je n'en veux pour preuve que la fortune du *Vieux Radar*, de M. Wagemans, au Salon des Indépendants à Paris. C'est, paraît-il, le clou du salon. Toute votre critique l'a porté aux nues. Or, le piquant c'est que cette œuvre remonte à des années. Elle gisait méconnue et rebutée par le peintre même dans un coin de son atelier. Un jour un jeune confrère de M. Wagemans, appartenant comme lui à ce groupe du *Sillon*, auquel nous devons déjà tant de beaux et robustes talents, pour ne citer que Blicck, Bastien, Smeers, Swyncop, Gouweloos, etc., etc., avise ce portrait, l'exhume, l'apprécie sans parvenir encore à

convaincre son auteur de la valeur de ce morceau. Au contraire M. Wagemans, ne demandant pas mieux que de s'en débarrasser, en fait cadeau à son ami. Celui-ci envoie la chose au dernier salon de Gand à l'insu de son camarade. Le tableau y est remarqué, admiré; bref, vendu pour une somme modeste, mais vendu tout de même. L'ami de M. Wagemans s'empresse de lui remettre ces quelques cents francs. Encouragé par cette expérience, M. Wagemans consent à la renouveler à Paris. Et vous savez le reste. Si le tableau n'était déjà vendu on le couvrirait d'or! A quoi tient la renommée?

Si M. Wageman ne s'attendait pas à ce triomphe, Radar, le petit bonhomme disgracié et contrefait qu'il s'était plu à fixer sur la toile n'aurait jamais osé espérer lui aussi cette célébrité posthume. C'était un humble bourgeois, un tout petit rentier qui consentit à poser pour obliger le jeune peintre à l'affût d'un modèle peu ordinaire. Il paraîtrait qu'il mourut il y a quelques années des suites d'une émotion causée par la visite de cambrioleurs qui l'avaient dépouillé de ses modestes économies. Et le voilà, grâce à M. Wagemans, devenu immortel comme le nain de Charles-Quint peint par Antonio Moro!

Le salon annuel de la Société des Beaux-Arts, ouvert ici depuis le 11 avril et qui s'est fermé le 24 mai, se recommandait cette fois par une collection de portraits, recueillis et assemblés un peu au hasard, mais dans laquelle se rencontraient quelques tableaux ou bustes sculptés de premier ordre. Parmi ces portraitistes, vivants ou défunts, je citerai votre compatriote Jacques Blanche qui avait deux portraits dits de la série normande et populaire, notamment celui d'une fille de cuisine; les Cluysnaer père et fils; feu le sculpteur Paul De Vigne, et feu Liévin de Winne, les sculpteurs Julien Dillens et Jules Lagal, le premier avec un bon buste de M. Vander Kinderen, le second avec les bustes impeccables, consciencieux et pourtant pleins de vie et de caractère de son confrère Julien Dillens et de M. Schœnleber. De M. Lagabe on admirait aussi un délicieux groupe en marbre, *la Mère et l'Enfant*. J'ajouterai que ce sculpteur est l'auteur du buste du grand poète flamand Guido Gezelle que l'on vient d'inaugurer à Courtrai. En fait de portraits sculptés, une merveille que celui de M^{me} Ketty Gilsoul, artiste peintre, par M. Victor Rousseaux; et très beaux, aussi ceux de De Vigne et de Puviss de Chavannes par Rodin.

Pour en revenir aux portraits peints, il y en avait de

curieux signé Léon Frédéric (une dame en costume zélandais dans un paysage... assorti), von Lenbach, Mellery, Constantin Meunier, Isidore Verheyden, Watts; et de vraiment superbes dus à Fantin Latour (portrait de l'auteur), H. J. Haverman (rappelant des Velasquez) et John Lavery une jeune fille, un chef-d'œuvre de métier et de grâce exquise).

En dehors des portraits il y avait beaucoup d'autres tableaux dont de remarquables entre autres deux magnifiques Franz Courtens dont l'un représente même une des maîtresses toiles du grand paysagiste flamand; un très beau Paul Mathieu, une synthèse émue et délicate du *Brabant*, maintenue dans une adorable tonalité blonde et où le peintre sûr et égal adapte sa technique bien pondérée à l'exquise finesse du poète; de charmantes et crânes aquarelles de Cassiers; plusieurs Emile Claus; deux Marie Collart; des aquarelles, savoureux intérieurs ou fleurs pimpantes et suaves, de M^{me} Ketty Gilsoul; trois Victor Gilsoul, solides, originaux et même apportant une note nouvelle dans la manière du réputé paysagiste; des Charles Michel; deux riches Alfred Verhaeren, un poétique et suggestif Isidore Verheyden; les *Fileuses* de Dierckx, etc., etc.

Par une décision officielle qui ne manque pas d'intention canaille, de « roserie », comme on dit aujourd'hui et par laquelle le gouvernement se flatte de faire renoncer, pour cause d'anarchie et de chaos, la république des Beaux Arts au soin de s'administrer et de se gouverner elle-même, — les peintres seront appelés cette année à élire leur jury de placement du prochain salon de Bruxelles.

A cet effet la Belgique a été divisée en plusieurs circonscriptions dont chacune aura droit à un certain nombre de commissaires à élire par les artistes appartenant à ces diverses provinces. Le nombre de ces jurés est proportionné à l'importance de la circonscription. Ainsi il n'y en aura pas moins de huit pour Bruxelles. Vous voyez d'ici les compétitions, les intrigues, les boniments, les démarches, la bataille à coups de listes. Clans et chapelles de s'agiter. Il se crée même de nouvelles coteries pour la circonstance. Les journaux ne savent auxquelles entendre. Naturellement ce sont les moins talentueux parmi les artistes qui se démenent le plus. Jusqu'à présent on n'en est pas encore venu à se lancer des injures à la tête. Mais cela viendra pour peu que cette fièvre électorale d'un nouveau genre s'exaspère et que l'on approche de la date du scrutin. Attendons-nous à des incidents comi-

ques et à des surprises. Et qui sait, peut-être à de terribles proscriptions renouvelées de celles des pires guerres civiles; la parti vainqueur sacrifiant et éliminant sans miséricorde les envois de la faction adverse!

Il me reste à vous signaler quelques publications intéressantes. Ce sont d'abord les *Etudes d'Art*, un magnifique volume de grand format, avec 87 illustrations et 5 planches hors-texte, par M. Sander Pierron, le jeune romancier et critique déjà avantageusement connu des lecteurs du *Mercure de France*. Cet ouvrage, édité par la maison Xavier Havermans, de Bruxelles, contient huit études documentées et raisonnées intitulées *François Rude et Auguste Rodin à Bruxelles. Albert Ciamberlani, Victor Horta, Eugène Laermans, Jef Lambeaux, Hector Thiys, Philippe Wolfers*. Un essai sur l'amitié entre artistes termine ce beau volume.

L'exposition des Primitifs flamands l'année dernière à Bruges aura donné le jour à quantité de livres, d'opuscules et de brochures. En voici un bien intéressant dû à un Brugeois, M. Médard Verkest, et écrit en langue flamande. Il n'a été tiré qu'à petit nombre d'exemplaires (à Tongre, chez la Veuve Demarteau-Thys) et c'est dommage, car s'il n'apporte point des idées bien neuves ou des jugements sensationnels sur nos gothiques de la période bourguignonne, il renferme çà et là plus d'une remarque piquante et plus d'une observation judicieuse, et il se recommande surtout par une étude extrêmement bien faite, abondant en rapprochements curieux, en détails pleins de saveur, sur les rapports de l'ancienne peinture flamande avec notre littérature médiévale et notre antique folklore. C'est surtout par là que M. Verkest aura apporté un peu d'inédit dans le fatras de compilations, élucubrations et divagations dont la fameuse exposition de 1902 a été le prétexte tout comme les hannetons se recommandent sans doute de l'influence du beau soleil.

Au dernier numéro d'*Onze Kunst* (Busschmann, éditeur, Anvers), une étude de M. Henri de Marez sur Jehan de Bruges; la suite du travail important de M. Max Rooses sur les *Dessins des maîtres flamands*, et un essai sur l'architecte hollandais H. P. Berlage, sans parler des courriers artistiques du mois; le tout illustré avec grand luxe.